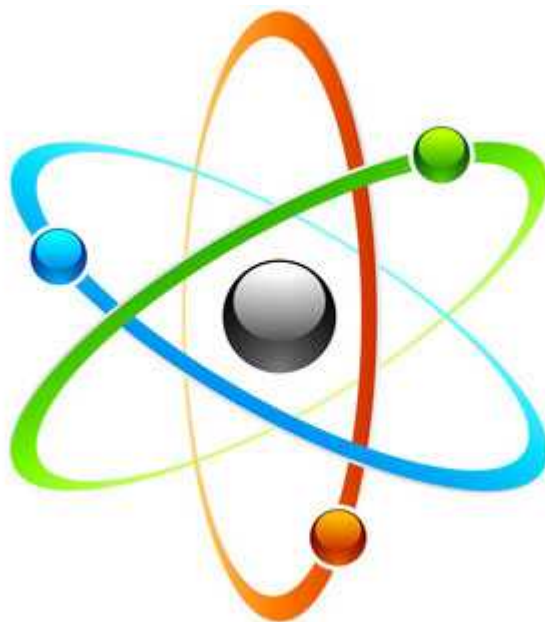


Lacan Quotidien



N° 817 – Jeudi 7 février 2019 – 19 h 47 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Projections

EN AVANT

Pluie de déchets

La civilisation, c'est l'égout, la chronique de Rodolphe Adam

Entre solitude et adresse

À propos de « Question d'École »

par Pénélope Fay

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Mme Klein, questions redoutables

par François Regnault



Pluie de déchets

La civilisation, c'est l'égout, la chronique de Rodolphe Adam

Le XXI^e siècle donne un nom au réel : le déchet. Il est un problème majeur pour notre temps. Le *Financial Times* du 25 octobre 2018, magazine de référence dans le monde économique et financier, en faisait un gros titre alarmiste (1). Et pour cause, la Chine a annoncé qu'elle n'accueillerait plus les matériaux usagés des pays du G7 dont elle assurait depuis longtemps le soi-disant recyclage, au prétexte de leur dangerosité. Convaincu du casse-tête inextricable à venir, le plus gros producteur de CO₂ de la planète ne veut plus être la poubelle du monde. Ces portes fermées ont eu pour conséquences l'ouverture d'autres routes, celles des ports d'Asie du Sud-Est, où les pays dits « développés » vont déverser leurs gadgets périmés.

Les déchets – « déchié » ou « déchiet » en ancien français – s'accumulent et transforment l'écosystème des êtres parlants à une vitesse stupéfiante, inédite dans l'histoire humaine et même géologique. Le phénomène prend sa source au XX^e siècle dont Gérard Wajcman a fait le siècle de l'objet (2). Lacan l'avait annoncé dès 1970 : au zénith social monte l'objet *plus-de-jouir* (3). Exaltant le triomphe de la jouissance, le discours capitaliste fabrique à la chaîne ces objets qu'il réussit à vendre comme remède à notre castration. Lacan a forgé un nom pour ces fabrications de la science qui ont envahi le monde, à l'obsolescence programmée et faites pour causer le désir du sujet moderne, des « *lathouses* » (4). En fait, elles le fatiguent, le rendent addict, l'angoissent de ne jamais manquer et lui font oublier (*léthé*) la ruse du discours capitaliste : faire croire que le *manque-à-être* sera colmaté par le gavage avide de l'avoir. Tour de passe-passe « follement astucieux » (5), dit Lacan, qui paraît increvable. La course est donc sans fin. L'économie productiviste reposant sur un postulat édifiant selon lequel les réserves de matières premières sont infinies, la consommation est donc consommation du monde. L'alliance du capitalisme et de la science a un rejeton : l'« évanouissement de la nature dont le reste est ce que nous appelons réel » (6). Ce reste est double : vidage, d'un côté, et montagne de détritrus, de l'autre.

Conséquence logique de cette machine discursive, le déchet sera l'objet du XXI^e siècle. Il l'est déjà. L'objet *a* monté en orbite, déchoit et retombe en détrit. La « Pluie d'Objets » (7) est désormais une pluie acide de déchets. Cette pluie d'objets, Jacques-Alain Miller a montré qu'elle a pu dissoudre le clivage politique traditionnel en réconciliant la gauche avec le marché. La pluie de déchets, quant à elle, relance et déplace ce clivage autour de l'impact sur la *phusis* de nos modes de vie, donc de nos modes de jouissance. Le monde fait désormais place à l'immonde. Plastiques, CO₂, déchets radioactifs, pesticides, autant de faces abjectes de l'objet perdu dont nous ne voulons rien savoir. *Qu'y faire ?* devient la question d'urgence de la mondialisation.

De ce rapport du sujet au déchet, de ces traces qu'il pense annuler en les laissant derrière lui, la psychanalyse peut dire quelque chose, ayant appris à reconnaître son inconscient dans ce geste d'effacement. Le dérèglement climatique concerne le sujet en tant qu'il monte sur la scène de ses préoccupations, de son angoisse, de son ignorance ou de son démenti. Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) s'acharne à nous rappeler le péril de son horizon rapport après rapport (8). Son alarmisme témoigne d'un déplacement récent du discours de la science : il ne soutient plus la promesse d'un bonheur universel prophétisée depuis la fin du XIX^e siècle, mais désormais celle d'un catastrophisme tout aussi universel. La science menace, s'affole et demande à réduire notre dévoration du monde. Donald Trump (9) s'en moque et s'attelle à faire taire cette nouvelle « angoisse du savant » (10) en muselant financièrement les scientifiques américains. Ce dire nouveau de la science suscite la surdité et son appel urgent à ne plus ponctionner le restant d'énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon), sous peine de conséquences dramatiques, soulève une résistance, un *n'en rien vouloir savoir*.

Déjà en 1968, Lacan a pu faire rire dans sa conférence de Bordeaux avec une considération pleinement anticipatrice des enjeux actuels. Il rappelle l'existence d'une dysharmonie fondamentale de la présence de l'homme dans la nature, extraordinairement embarrassé qu'il est par un problème concret qu'il nomme « l'évacuation de la merde » (11). Freud voyait dans Rome une métaphore archéologique de l'inconscient pour ses vestiges ensevelis et disparaissant une fois déterrés. Lacan, quant à lui, fait de la capitale le phare du monde pour une toute autre raison. Elle s'était dotée d'une voirie, un réseau d'égouts. La *Cloaca Maxima* romaine – grand égout collecteur construit au VI^e siècle avant J.-C. et couvert trois siècles plus tard – donnait selon lui sa grandeur à la civilisation par son traitement du rebut. Lacan loge le fait de civilisation moins dans l'idéal de ses créations symboliques que dans le souci du réel de ce que le corps pulsionnel génère comme ordures. Cette perspective subversive rappelle la démonstration lévi-straussienne de la relativité des « classements » entre les différentes cultures en fonction du critère choisi (12). En 1971, Lacan en déduit une équation : « La civilisation [...], c'est l'égout » (13).

Lacan relève ainsi combien, du côté de la civilisation scientifique, nul ne veut savoir ce qui advient de ce qu'il rejette. C'est un phénomène de refoulement, dit-il. Il est la cause du refus de penser ce que toute création humaine produit de rebut. Refus qui commence à la poubelle de chacun et finit au parc nucléaire français dont la conception par l'État a été légèrement oublieuse des conséquences de la durée de vie limitée d'un réacteur nucléaire, en clair sur la possibilité même de son démantèlement (14).



Les déchets ont ainsi changé de forme depuis l'apparition du discours de la science. Bien loin de la voirie romaine, ils sont devenus biologiquement non dégradables et touchent au cœur même de la matière. D'une bouteille en plastique au plutonium 239, le réel devient l'inéliminable. Dès lors, le refus de savoir le prix écologique de nos biens a un effet retour sur le *topos* de notre habitat. Les déchets y font des trous. La cartographie planétaire doit désormais compter avec : trou dans l'ozone aux effets délétères pour l'Australie, zones devenues mortes comme Tchernobyl et Fukushima

– Svetlana Alexievitch (15) et Michel Ferrier (16) ont fait le récit glaçant de la demi-vie qui y subsiste. Naples, ceinturée des déchets industriels du nord de l'Italie et enfouis par la mafia, est l'incarnation de ce retour dans le réel qu'est la pollution. De même, un « sixième continent » a été découvert en 1997, vortex de résidus d'une étendue de six fois la superficie de la France, composé de microparticules de plastiques stagnant dans le Pacifique Nord et intégrant progressivement la chaîne alimentaire. Les déchets reconfigurent ainsi le vivant même. Du dehors, ils refluent dans les corps.

Enfin, les déchets reconfigurent le temps conjugué au futur. Ils réactivent dans les discours, médiatiques, scientifiques, politiques, la thématique de la fin. De quoi le XXI^e siècle sera-t-il la fin ? Du monde, que Lacan a plusieurs fois envisagée au regard du désir obscur de la science ? Du capitalisme tel qu'il est, et que Lacan dit voué à la crevasse (17) ? De la gabegie consumériste vouée à l'impasse ? La question sera surtout de savoir si cette réduction inévitable de l'impact de nos modes carbonés de jouissance, nous l'accepterons sans un nouveau retour de haine.

1 : Hook L. & Reed, J., « Why the world's recycling system stopped working », *Financial Times*, 25 octobre 2018 (traduit par « Déchets : un casse-tête mondial », *Courrier international*, 10 janvier 2019).

2 : Cf. Wajcman G., *L'Objet du siècle*, Paris, Verdier, 1998.

3 : Cf. Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 414.

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 188.

5 : Lacan J., « Du discours psychanalytique », *Lacan in Italia. En Italie Lacan. 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-53.

6 : Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e congrès de l'AMP », *La Cause du désir*, n° 82, octobre 2012, p. 92.

7 : Miller J.-A., « Tombeau de l'Homme-de-gauche », *Le Monde*, 3 décembre 2002, disponible sur le site de *Lacan Quotidien*, à retrouver [ici](#).

8 : http://report.ipcc.ch/sr15/pdf/sr15_spm_final.pdf

9 : « La guerre sans merci de Trump contre les sciences », *The New York Times*, 21 septembre 2017.

10 : Lacan J., *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2005, p. 74.

11 : Lacan J., *Mon Enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 82-85.

12 : Lévi-Strauss C., *Race et histoire*, Paris, Denoël, 1987, p. 41-56.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 114.

14 : De Gaulle confie, dans ses *Mémoires de guerre*, être revenu assez impressionné de sa rencontre avec le président Truman quelques jours seulement après Hiroshima et Nagasaki. Deux mois plus tard, le 18 octobre 1945, le Commissariat à l'énergie atomique était créé.

15 : Alexievitch S., *La Supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, Paris, éd. J.-C. Lattès, 1998.

16 : Ferrier M., *Fukushima. Récit d'un désastre*, Paris, Gallimard, 2012.

17 : Lacan J., « Du discours psychanalytique », *op. cit.*, p. 32-53.

Entre solitude et adresse À propos de « Question d'École »

par Pénélope Fay



Après cette vive journée de travail que fut « Question d'École » (1), un patchwork de voix, d'énonciations, de démonstrations et d'idées fait encore résonance, comme un mouvement de balancier, qui irait de la solitude à l'adresse, et vice-versa. Pas l'un sans l'autre.

Solitude de l'analyste dans la cure, dans son acte, en contrôle. Adresse de l'analyste à son analyste, à l'École, à son contrôleur, au public. Ce mouvement suit celui du paradoxe épinglé par Aurélie Pfauwadel à la fin de la journée : comment faire tenir ensemble le *s'autoriser de soi-même* et le rapport à l'École ? Comment faire tenir ensemble le *Un-tout-seul* et le *plusieurs* ?

« La solitude, c'est l'inverse de l'isolement », dit Philippe La Sagna. La solitude passe par le corps. Ses échos s'éprouvent dans la cure, le contrôle, la présentation de cas en public. La solitude donne l'occasion « d'un certain courage à l'égard de son symptôme » afin d'en entendre les résonances dans le travail, et d'en user dans l'adresse faite à l'École. C'est la solitude de la fonction de l'analyste, $f(x)$, logique extraite par Éric Laurent, qui ne peut se gargariser d'être. Pas de « prédicat commun » pour les membres. « Nous visons à ce que les membres soient des incasables » précise-t-il. Point d'essence pour étancher ce qui, bien que vide, fonctionne à plein.

La solitude est donc pleine. Le silence de la solitude est un silence dense. Et cette densité permet que s'entendent les signifiants de la cure, que se manifestent l'allure du symptôme, les mouvements de la jouissance, et que se repère l'indicible qui s'y loge. Laurent Dupont évoque ainsi la solitude de l'acte, le contrôle « sur fond de deux solitudes » étant ce moment où « entendre dans cette rencontre sa propre parole ». Selon Laure Naveau, c'est la « subjectivité seconde du contrôleur qui permet de s'entendre ».

S'il y a un vertige de la solitude, son éprouvé ne dure pas puisque l'analysant se saisit de la pierre de son analyse pour s'avancer, voire pour en dessiner les contours afin qu'en ressortent les reliefs de l'os. Citons ici les mots de J.-A. Miller : « il vient parce qu'il a trébuché sur son chemin, parce qu'il y a là pour lui une pierre. Nous l'invitons à parler et ce qui oriente notre écoute est qu'il y a, sur le chemin de sa parole, un os. Nous anticipons (...) que cette parole tourne autour de cet os, en spirale, le serrant de plus en plus près, jusqu'à le sculpter. » (2)

Les occasions de sculpter cet os se déclinent dans la cure tout autant que dans le contrôle.

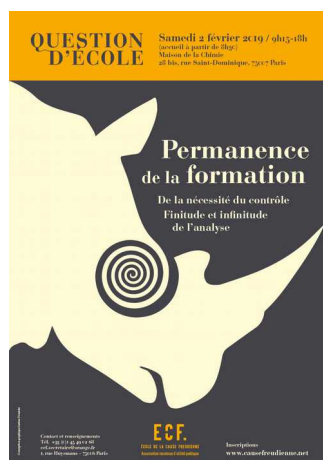
Ainsi, dans le contrôle, nous rappelle Damien Guyonnet, le praticien ne doit pas oublier « qu'il fait partie de la construction du cas qu'il présente », car – il cite J.-A. Miller – *le contrôle vise l'au-delà : les relations de l'analyste avec la psychanalyse*. Cela s'entend si l'on veut bien y prêter l'oreille. Ce qui s'entend du rapport de l'analyste à la psychanalyse fait écrire, pousse au bien-dire, alimente le désir de contrôle. Et parfois, quelque chose se tait, dit Éric Laurent à propos du « je suis là » du rêve de Clotilde Leguil : « On ne peut pas aller plus loin. Après, on passe à la lettre et à son inscription ».

L'adresse à l'École trouve sa marque dans le *de* souligné par Myriam Chérel dans *Analyste de l'École* : « C'est le *de* qui tient en éveil », dit-elle, serrant un transfert à l'École qui n'en finit pas. L'éveil, c'est également lorsqu'on est « dupe du discours analytique et du *sans fin* de ce lien », dit É. Laurent. Être dupe du discours analytique permet d'écrire, de se faire vecteur d'une adresse au champ politique et social. Si l'École est un « lieu d'opération, et non de refuge », pour reprendre les mots de Ph. La Sagna, il s'agit de puiser dans le terreau de ce qui fait de chacun cet Un-tout-seul afin qu'il y ait du « psychanalyste dans l'ordre social », un psychanalyste qui a parfois à « se faire tout doux avec le maître (...) s'en faire le servant », comme le précise Caroline Leduc. Le transfert à l'École, sans cesse renouvelé, le courage à l'égard du symptôme, ainsi que la duperie, bien arrimée au discours analytique, permettent d'avancer des pions sur l'échiquier de l'opération politique et sociale. Une adresse qui prend donc sa source dans la solitude.

Ainsi, le nouveau (dans le contrôle), l'air (dans l'École), le *ne pas tourner en rond* (dans le social) se créent à partir de ce paradoxe de la solitude et de l'adresse. Ce fut la grande réussite de cette journée : créer du nouveau, donner de l'air, et ne pas tourner en rond !

1 : *Question d'École* « Permanence de la formation. De la nécessité du contrôle. Finitude et infinitude de l'analyse ». Journée organisée par l'École de la Cause freudienne, le 2 février 2019 à la Maison de la Chimie, à Paris. Sauf mention différente, les citations sont issues des interventions entendues lors de cette journée.

2 : Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Navarin éditeur, 2018, p. 20.



SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Mme Klein, questions redoutables

par François Regnault

5 représentations exceptionnelles. La pièce de Nicholas Wright, traduite par François Regnault et mise en scène par Brigitte Jaques-Wajeman, est reprise au Théâtre des Abbesses.

Melanie Klein revient parmi nous. Avec Melitta Schmideberg, sa fille, avec Paula Heymann, amie de sa fille, qui va devenir sa disciple et prendre la place de la fille mal aimée. On vient d'apprendre la mort de Hans, le fils de Melanie, dans un accident en Hongrie. Est-ce vraiment un accident ? Ces trois femmes, trois psychanalystes, toutes trois juives, s'opposent l'une à l'autre de façon inexpiable dans cette nuit de 1934, à Londres, à propos de cet accident, de la fonction et du rôle de la Mère, de la psychanalyse des enfants, de l'angoisse, du deuil et de la dépression.

Un nœud de questions redoutables au cœur de la psychanalyse, qu'elles affrontent avec un certain courage, au cœur aussi d'une Europe qui va lentement basculer dans la haine et dans l'horreur.



Melanie Klein, cette « tripière inspirée » (1) selon Jacques Lacan, tente de vérifier ses certitudes et de conserver sa maîtrise au milieu de son deuil.

Une relation intense et passionnée entre trois formidables actrices.

Melanie Klein : Marie-Armelle Deguy
Melitta Schmideberg : Clémentine Verdier
Paula Heymann : Sarah Le Picard

Mme Klein de N. Wright

traduction par F. Regnault, avec des analyses d'Éric Laurent et de Serge Cottet
(Seuil, coll. Champ Freudien, rééd. 2017),

mise en scène par **B. Jaques-Wajeman**,
au [Théâtre des Abbesses](#) 31, rue des Abbesses, Paris 18^e
du 26 février au 2 mars 2019, à 20 heures

Lire aussi :

A. Lebovits-Quenehen, « Une tripière inspirée », *Lacan Quotidien*, n° 744, 17 octobre 2017.

B. Jaques-Wajeman & F. Regnault, « Mme Klein », *Lacan Quotidien*, n° 738, 14 septembre 2017.

1 : Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 750.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI